

Jürgen Osterhammel : « Kosmopolis et Imperium. De la reconnaissance à la responsabilité », in: *Penser la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie transculturelle*, sous la dir. de Silvia Contarini, Claire Joubert et Jean-Marc Moura, Editions Mimésis, 2019, p.261-266.

Le cosmopolitisme, compris comme amour du plus lointain épuré rationnellement ou comme philanthropie d'inclusion maximale, a cessé d'être cette vision subversive qu'il était un jour aux époques où le nationalisme régnait sans partage. On en discute différemment aujourd'hui comme d'un engagement moral ayant des conséquences pour l'action politique et le style de vie quotidien. Les exigences de ce cosmopolitisme ne sont pas nouvelles ; elles remontent à des conceptions de la « période axiale »¹ dans plusieurs grandes civilisations. Elles se trouvent consignées dans les documents de base des Nations unies sous une forme moderne et neutre du point de vue religieux. Le cosmopolitisme est contre le nationalisme, le bellicisme, le racisme et d'autres formes de discriminations. Il exige de l'individu des efforts de tolérance envers les différences, d'empathie et de dépassement de l'égoïsme ethnocentrique, de même que la volonté de s'appropriier des langues et des contenus culturels « étrangers » rebelles : les cosmopolites n'écoutent pas seulement Wagner mais aussi les musiques du monde.² Le cosmopolitisme attend des Etats qu'ils subordonnent les intérêts nationaux aux objectifs de l'intérêt général de l'humanité, des acteurs stratégiques de l'économie qu'ils relativisent la maximisation du profit personnel par le biais d'impératifs de bien-être au sens d'une justice mondialisée.³

L'histoire intellectuelle du cosmopolitisme est complexe.⁴ Rien que pour l'Allemagne autour de 1800, l'historienne de la philosophie Pauline Kleingeld a distingué six types différents de cosmopolitisme.⁵ Un regard rétrospectif remontant aux commentateurs espagnols de la conquête du Nouveau Monde permettrait de dégager d'autres variantes. La recherche ne s'intéresse en revanche que depuis peu aux équivalents du cosmopolitisme occidental dans d'autres civilisations, parfois placés dans la catégorie universalismes pluriels. Un tel intérêt est toutefois une nécessité du point de vue cosmopolitique. Un cosmopolitisme imbu d'occidentalisme se récuse lui-même. Autant est-il en droit d'escompter l'assentiment général, pour des motifs liés à la raison, en tant qu'entreprise philosophiquement fondée de sauvetage de l'*Aufklärung* à l'époque de la mondialisation, autant il ne se départit guère du vieil a priori de la supériorité occidentale. Seules les traditions intellectuelles et religieuses

¹ « Achsenzeit » (K. Jaspers) [n.d.t.]

² Pour la centralité de l'idée de *Bildung* dans le cosmopolitisme voir : Karl S. Guthke, « At Home in the World : The Savant in the Service of Global Education », in : André Holenstein/Hubert Steinke/Martin Stuber (éd.), *Scholars in Action : The Practise of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, Leiden/Boston 2013, Vol. 2, p. 569-90. Christoph Antweiler met en garde contre un cosmopolitisme d'un élitisme intellectuel: *Mensch und Weltkultur. Für einen realistischen Kosmopolitismus im Zeitalter der Globalisierung*, Bielefeld 2011, p.70.

³ En général, les discussions récentes sur le cosmopolitisme au niveau international ont été centré de façon (trop) pointue sur le thème de la justice globale en écartant d'autres aspects. Cf. de façon symptomatique : Gillian Brock, « Cosmopolitanism », in : Jay L. Garfield/William Edelglass (éd.), *The Oxford Handbook of World Philosophy*, Oxford 2011, p. 582-95.

⁴ Cf. Pauline Kleingeld/Eric Brown, 2002. *Cosmopolitanism*, in : *Stanford Encyclopedia of Philosophy* [version en ligne] ; URL : <http://plato.stanford.edu/entries/cosmopolitanism>.

⁵ Pauline Kleingeld, « Six Varieties of Cosmopolitanism in Late Eighteenth-Century Germany », in : *Journal of the History of Ideas* 60 (1999), p. 505-24 ; sur Kant comparé à quelques-uns de ses contemporains cf. P. Kleingeld, *Kant and Cosmopolitanism. The Philosophical Ideal of World Citizenship*, Cambridge 2012.

européennes ont atteint jusqu'à présent, de ce point de vue, un niveau d'universalisation à la hauteur des défis de la globalité.

Le problème du rapport des philosophies globales au monde réel se pose de façon plus aiguë quand on envisage une forme peu prononcée mais aussi très marquée de cosmopolitisme. La variante de faible intensité qui se cache derrière le cosmopolitisme classique jusqu'à l'Emmanuel Kant tardif et ses contemporains était un cosmopolitisme de reconnaissance : on ne considérait pas les autres comme « barbares » ou arriérés, mais comme des partenaires d'égal niveau, dignes de respect et dotés de la capacité contractuelle, que l'on considérait aptes à régler eux-mêmes leurs propres affaires. Cette approche procède d'un relativisme culturel modéré dans la mesure où elle reconnaît différentes façons d'être civilisé ou, comme on dirait aujourd'hui, des « modernités variées » (*multiple modernities*), dès lors précisément qu'elles ne violent pas les normes de la dignité humaine faisant consensus au-delà les cultures, comme par exemple celles qui autorisent les sacrifices humains ritualisés. En tout cas cette approche désapprouve les guerres coloniales et les conquêtes territoriales.

Le cosmopolitisme qui a les faveurs actuellement n'accorde pourtant pas une place centrale au concept de reconnaissance mais à celui, d'«intensité» plus forte, de responsabilité. L'humanité en tant que communauté morale unitaire gère en son sein non seulement horizontalement la coexistence des peuples afin d'éviter au maximum les conflits, elle voit aussi un problème au niveau d'une hiérarchie verticale de la vulnérabilité. Les riches et les forts ont par conséquent le devoir (qui se déduit différemment des principes cosmopolitiques que de l'axiomatique des droits de l'homme) de soutenir et de protéger les pauvres et les faibles. En 2005, les Nations unies ont déclaré en ce sens comme contraignante la responsabilité de protéger (*responsability to protect*, abréviation : « R2P »). Ce devoir est mis en pratique par le biais d'interventions en tout genre allant du transfert d'un modeste don financier contre la faim jusqu'à l'invasion militaire. Les principes cosmopolitiques ne donnent il est vrai aucune indication fiable sur l'adéquation des moyens dans une situation donnée et ne peuvent remplacer l'intelligence politique de chaque situation particulière. Ils ne cautionnent pas toutes les formes d'interventionnisme pour raison humanitaire, mais ils invitent ceux qui restent des spectateurs passifs lors des grandes crises de la communauté morale de l'humanité à se justifier en exigeant d'eux des réponses précises.

L'histoire des idées décrit cette transition d'un cosmopolitisme de reconnaissance vers un cosmopolitisme responsable. Bien évidemment, elle est aussi liée au fait que vers 1800, à la fin de l'époque classique de la pensée cosmopolitique, les moyens d'intervention qu'on allait connaître dans les années 2000 faisaient encore défaut. Mais on ne devrait pas trop insister sur ce point. Dans son écrit sur la paix éternelle, Kant supposait encore en 1795 de façon tout à fait réaliste que la Chine pouvait accorder souverainement un droit d'hospitalité aux étrangers et par conséquent aussi le refuser ; c'était exactement la pratique dominante à l'époque sur les côtes chinoises. A peine quatre décennies plus tard, quelques navires de guerre anglais ont supprimé ce genre d'autodétermination étatique durant la guerre de l'opium. Peu après, la même chose se produisit au Japon, dont la politique de repli isolationniste avait rencontré une large adhésion chez les observateurs européens aux XVII^e

et XVIII^e siècles mais qui, depuis le début du XIX^e siècle, fut condamnée, étant considérée comme un affront fait aux mœurs du commerce « civilisé » entre les nations.⁶

Le cosmopolitisme est apparu et a prospéré dans le contexte historique des empires. Ce n'est pas la *polis* mais le grand empire qui, dans l'Europe de l'Antiquité, avait ouvert des espaces où l'expérience d'une solidarité avec ceux qui étaient éloignés et étrangers devenait envisageable. Les empires d'Alexandre et de ses descendants et l'Empire romain, où il y avait une mobilité des élites militaires et administratives sur de grandes distances, renforcèrent l'écho des idées cosmopolitiques des philosophes du Portique. Après la fondation de l'Empire unifié en 221 avant Jésus-Christ la pensée chinoise a posé comme espace de référence l'horizon des terres connues, qui semblait coïncider avec la sphère d'influence de l'empereur. Les langues – latin, grec ou portugais, chinois, sanscrit, arabe ou perse – et les grandes religions missionnaires étaient enracinées dans des empires, rayonnaient au-delà de leurs frontières et ont survécu la plupart du temps à leur déclin. Elles ont créé des œcuménismes culturels dont l'étendue fut immense et un cosmopolitisme intérieur propre à chacune.⁷ C'est surtout dans les grandes villes implantées dans les empires qu'a prospéré ce genre de cosmopolitisme linguistique, religieux et lié à des comportements de consommation.

A l'époque moderne, le cosmopolitisme n'est certes nullement devenu l'idéologie de la domination impériale de l'Europe. Mais l'expansion européenne a créé des sphères de communication sur de vastes étendues, mettant en contact les Européens avec une quantité immense de modes de vie jusque-là inconnus. Franchissant les frontières des empires européens, les voyageurs ont pénétré en Chine, en Afrique ou dans le Pacifique. Le cosmopolitisme de reconnaissance a tiré ses matériaux de leurs récits. Le colonialisme accompli du XIX^e et du début du XX^e siècle développa ensuite l'idée de mission civilisatrice comprise en partie au sens chrétien, en partie au sens séculier.⁸ Elle ne présupposait pas de rapports de domination organisés selon une vision raciste figée mais plutôt la plasticité de l'homme et le devoir incombant aux « civilisés » détenteurs du pouvoir de contribuer, comme on disait à l'époque, à l'« élévation » du reste de l'humanité. C'était une pensée tout à fait cosmopolitique dans le cadre du déséquilibre des pouvoirs de l'empire. C'est un chemin sinueux qui mène d'un tel cosmopolitisme de type hiérarchique à visée civilisatrice au cosmopolitisme responsable de type égalitaire à l'époque du R2P en passant par l'idée et la pratique du *colonial development*, puis par l'aide au développement de l'ère postcoloniale.

Pendant ce temps, les colonisés se sont créés leur propre colonialisme. Bien que l'on ait partout opposé l'exigence d'indépendance *nationale* à l'arrogance des empires, des

⁶ Cf. Jürgen Osterhammel, « Gastrecht und Fremdenabwehr. Interkulturelle Ambivalenzen in der Frühen Neuzeit », in : Herfried Münkler (éd.), *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, Berlin 1997, p. 379-436, 404-12 particulièrement.

⁷ Cf. de façon exemplaire : Sheldon Pollock, « The Language of the Gods in the World of Men : Sanskrit, Culture, and Power » in : *Premodern India*, Berkeley, CA/Los Angeles/London 2006.

⁸ Plus de détails dans : Jürgen Osterhammel, « 'The Great Work of Uplifting Mankind' : Zivilisierungsmission und Moderne », in : Boris Barthe/Jürgen Osterhammel (éd.), *Zivilisierungsmissionen, Imperiale Weltverbesserung seit dem 18. Jahrhundert*, Konstanz 2005, p. 363-425.

intellectuels d'exception comme Rabindranath Tagore, Mohands K. (« Mahatma ») Gandhi ou Léopold Sédar Senghor, de même que, un peu plus tard, quelques-uns des grands romanciers anticoloniaux des pays du Tiers Monde naissant ont réussi à ébaucher des cosmopolitismes émanant de la périphérie. Les mouvements de libération nationale ont pratiqué entre eux et devant le forum des Nations unies une solidarité transfrontalière; l'historien américain Nico Slate a ainsi pu établir de multiples connexions entre le début du mouvement des droits civiques aux Etats-Unis et la lutte pour la liberté en Inde.⁹ Le cosmopolitisme n'est pas un gentil cadeau fait par l'Occident au reste du monde. Il ne restera fidèle à son propre concept qu'à partir du moment où des voix convergeront de partout dans le *kosmopolis*.

Frankfurter Zeitung Nr. 252, 30 octobre 2013, p. N3.

Traduction : Jean-Michel Pouget

⁹ Nico Slate, *Colored Cosmopolitanism : The Shared Struggle for Freedom in the United States and India*, Cambridge, MA 2012.